

La Saison de la détresse et de la déchéance. FELICIA MIHALI ET MARIE-CLAIRE BLAIS, écrivaines du malaise paysan

Neli Ileana EIBEN
Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie

Résumé

Felicia Mihali et Marie-Claire Blais dévoilent un aspect sombre et inhospitalier de la vie à la campagne ce qui contraste manifestement avec les descriptions mythiques de la *littérature du terroir*. Le monde du village pourrait être caractérisé par des mots tels *travail pénible, inculture, débauche, misère, alcoolisme* et tant d'autres à connotation négative. Le retard économique du village par contraste avec l'essor de la ville empêche les paysans de s'habituer au rythme des usines et les citadins au rythme des saisons.

Abstract

Felicia Mihali and Marie-Claire Blais disclose a dark and inhospitable side of the countryside life which is visibly different than the mythical descriptions present in the **literature of the land**. The life in the countryside is described through words like **painstaking work, lack of education, immorality, misery, alcoholism** and so many others with negative connotations. The economic underdevelopment of the villages compared with the fast pace of life in the cities does not allow the peasants to get used with the rhythm of factories and the city dwellers with the rhythm of the seasons.

Dans ce projet je me propose de trouver des analogies entre l'écriture d'une jeune écrivaine québécoise d'origine roumaine, Felicia Mihali et celle de Marie-Claire Blais. Lors de l'apparition du *Pays du fromage*, en 2002, on pouvait lire sur la quatrième de couverture : « *Le pays du fromage* ressemble par certains côtés à *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. » Certains critiques, comme Robert Chartrand, Antoine Tanguay et Pierre Thibeault, tout en restant prudents, ont signalé aussi le rapprochement lancé par ceux de chez XYZ, l'éditeur de Felicia Mihali. Or, j'ai essayé d'aller plus loin et de voir s'il s'agit d'une *simple fanfaronnade d'éditeur* ou si l'on peut vraiment déceler des points communs entre le premier livre de Felicia Mihali, *Le pays du fromage* et le classique de Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*.

À ce but, je me suis proposé de suivre une démarche sociologique et de considérer les deux romans comme des reflets de la vie campagnarde roumaine et québécoise. Des deux livres surgissent une sorte de mal de vivre et un défaitisme qui seraient la conséquence de périodes historiques difficiles.

Le chef-d'œuvre de Marie-Claire Blais pourrait s'inscrire dans la lignée des romans québécois qui se veulent un cri d'éveil de la société, un stimulus pour l'anéantissement du mythe du Québec rural et pour l'avènement d'un nouvel ordre social

où des mots comme urbanisation, syndicalisation et industrialisation seraient des réalités imminentes. Cette affirmation trouve appui dans le fait que cette saison dans la vie d'Emmanuel correspond, sur le plan de l'histoire du Québec, à la période d'après la deuxième guerre mondiale, nommée aussi *période des mutations*. La date de parution d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* est aussi un vecteur important, l'année 1965 se situe en pleine *révolution tranquille*, révolution qui a été « beaucoup plus une libération des esprits, la naissance d'attitudes critiques envers les choses et les hommes que des actes proprement révolutionnaires. » (Rioux - Marcel *apud* Lafortune, 1985 : 150). Il fallait mettre fin à l'insensibilisation des Canadiens français à l'importance du progrès et du développement de l'industrie et du commerce ainsi qu'à une mythification du travail de la terre qui engendrait leur retard sur les peuples voisins, c'est-à-dire les Américains et les Canadiens anglais.

De son côté, Felicia Mihali jette un regard inquisiteur sur la réalité roumaine et dénonce, comme à contre cœur, la monstruosité du régime d'avant '89. Sous la forme d'un *credo* littéraire elle affirme : « En littérature, il faut oublier les choses vulgaires ou triviales pour sublimer le réel. Je n'avais pas besoin de parler du régime pour décrire les horreurs. » (Mihali *apud* Thibeault, 2002). Le critique roumain Alex Ștefănescu reprochait à Felicia Mihali, lors de l'apparition du livre en roumain, en 1999, de vouloir « détruire des illusions alors que les grands écrivains créent de nouvelles illusions plus convaincantes que celles déjà existantes. » (notre traduction)(Ștefănescu, 1999). Le grand péché de l'écrivaine serait celui d'avoir touché à des images sacrées comme celle du village, foyer de la sérénité, du calme et de la béatitude des premiers temps. Mais ce péché, elle l'assume et le renforce en affirmant :

« J'ai voulu frapper un mythe qui a fait carrière dans la littérature roumaine, celui du village vu comme nombril de la terre, l'espace de pureté, l'endroit qui nous sauve de la ville. Nous sauve de quoi ? Et à quel prix ? » . (Mihali *apud* Thibeault, 2002)

Parler d'engagement ou de littérature engagée, dans les deux cas, serait oser trop, mais la présentation et la description de la détresse et de la déchéance qui caractérisent le monde du village serait la critique la plus acerbe jamais envisagée. Le village est détruit justement par ce qui le représente : la famille, l'église et le travail de la terre. Pour Marie-Claire Blais, cette *sainte trilogie d'un peuple élu*, celui des Canadiens français, ne correspond pas à la réalité découverte sur le terrain qui plus encore, est bien loin de la philosophie basée sur la valorisation du passé, prônée par Maurice Duplessis et le Parti de l'Union nationale.

La maison parentale n'est plus l'endroit mythique où le soir toute la famille se réunit autour du père et de la mère. La famille d'Emmanuel est une famille nombreuse, gouvernée par *grand-mère Antoinette toute-puissante*. C'est elle qui apparaît dans la compagnie des enfants, c'est elle qui s'occupe d'eux car les parents n'apparaissent que sporadiquement : le père pour copuler et la mère pour accoucher et allaiter. Il n'y a pas d'affection dans leurs gestes et paroles, il n'y a qu'une écrasante insouciance et indifférence vis-à-vis de leurs enfants qui abîmeront pour toujours leurs âmes candides:

« Mais se vengeant de la morose indifférence avec laquelle sa mère l'avait souvent nourri les premiers jours, Emmanuel feignait de l'oublier, en lui préférant les rudes caresses de sa grand-mère...La nuit, il dormait dans la même chambre que ses parents, séparé de sa mère par l'ombre de son père qui enveloppait d'une terreur sacrée ses rêves du présent comme ceux de l'avenir. Il reverrait plusieurs fois, en vieillissant, cette silhouette brutale allant et venant dans la chambre. N'était-ce pas lui l'étranger, l'ennemi géant qui violait sa mère chaque nuit, tandis qu'elle se plaignait à voix basse : « S'il vous plaît, les enfants écoutent... » (Blais, 1976 : 133-134).

Alors il n'est pas étonnant de retrouver les filles de la famille au bordel et les garçons, des ivrognes et des voleurs, en train de mettre le feu à l'école. Cette *marée d'enfants ayant l'odeur familière de la pauvreté* ne peut trouver consolation que dans la débauche et les vices. La masturbation individuelle ou en groupe les aide à avoir un peu de chaleur et à chasser les cauchemars qui les hantent.

Ni l'église, ni ses représentants n'échappent aux remarques moqueuses et aux jeux de mots censés expliciter des termes religieux comme par exemple : *pieux* « des pieds nobles et pieux (n'allaient-ils pas à l'église chaque matin en hiver ?) (Blais, 1976 : 7) ou *bonne* ; « Elle était bonne...elle allait toujours à la messe. » (Blais, 1976 : 33) dit Jean Le Maigre en parlant de la « bonne petite bossue » que lui et le Septième « avaient déshabillée ensemble dans la cour de l'école, un jour de printemps. » (Blais, 1976 : 32).

Monsieur le curé bénéficie de la déférence des autres grâce à son statut et conformément au proverbe déformé *L'habit fait le moine*. car, à part l'habit, il ne reste plus grande chose de la bienséance d'un prélat. Il prêche le sentiment du devoir, la conduite morale et le carême alors que « lui –même mangeait bien et ne jeûnait que la veille de Pâques (et encore brisait-il son jeûne pour boire de la bière) (Blais, 1976 : 36).

Mais l'image la plus scabreuse est celle du Frère Théodule qui s'identifie au Diable même et qui, après avoir commis des meurtres et des abus sexuels sur les garçons du noviciat, devient vers la fin du livre Théo Crapula. Or, toutes ces anomalies sont possibles car l'église n'est plus l'institution-modèle pour les croyants et les choses vont s'empirant. Le mal a détruit les fondements : les jeunes gens apprennent le vice entre les murs des orphelinats et des couvents et ne demandent pas mieux « que de quitter enfin pour la liberté ce sauvage paradys de leurs sens oisifs. » (Blais, 1976 : 129).

Compte tenu de tout ce qui a été dit, on pourrait alors se demander sur l'avenir de ces enfants : ils ne trouvent de remède ni dans le sein de la famille, ni dans la foi religieuse, ni dans l'enseignement car leurs institutrices ont du mal à conjuguer le verbe *absoudre* et à *épeler* des mots comme *arosoir*, *incangru*, *éléfant* et *boureau* (écrits incorrectement dans le texte). En grandissant ils ne peuvent plus se réfugier dans la forêt comme jadis, mais ils peuvent choisir entre une vie à la campagne ou aller en ville. Là-bas, contrairement à leurs attentes, ils devront affronter une vie pénible et besogneuse.

Mieux que les autres, grand-mère Antoinette a compris le destin qui est réservé à ces enfants : « Et puis je déteste les nouveaux-nés ; des insectes dans la poussière. Tu feras comme les autres, tu seras ignorant, cruel et amer. » (Blais, 1976 : 8)

Dans le cas du *Pays du fromage*, le mépris de la pauvreté et de la misère frappe dès le titre et accompagné de l'odeur insupportable du fromage, traverse le livre pour nous montrer une femme en proie aux affres de la vie. En apprenant que son mari la trompe, une jeune femme d'une trentaine d'années décide de quitter la ville de Bucarest et de se retirer à la campagne avec son fils, Daniel. C'est là que commencent son périple et sa quête parce que sa vie dans le village ne ressemble pas du tout à celle du monsieur qu'elle guettait chaque jour de son balcon et qui est l'élément déclencheur de son départ :

« Pourquoi cette coïncidence, la vision du vieux soignant tranquillement son petit jardin en même temps que la découverte des billets doux adressés à mon mari par une certaine secrétaire ? Mon désespoir semblait faire écho à ce que mon grand-père appelait « le temps des larmes », ces quelques jours de printemps où les branches des vignes sèches, fraîchement coupées, laissent derrière les coups du sécateur des pleurs salés. Les deux événements n'existaient pas l'un sans l'autre, ne pouvaient pas être séparés. » (Mihali, 2002 : 24)

Or, le village n'est plus le même que celui de son enfance : il est presque désert, la solitude et le silence y règnent tandis que l'oubli menace de ruiner les maisons, désertées elles aussi. Les quelques habitants sont des vieux, des chiens et bien sûr, des poux, tout comme ceux que grand-mère Antoinette cherche dans la tête des enfants et qui sont le symbole de la misère et de la pauvreté. Des anciens bâtiments, l'église, l'école et le dispensaire, malgré leur importance dans la vie des villageois, il ne reste plus grande chose, tout comme de ceux qui les représentaient :

« L'église tenait encore debout, mais depuis longtemps on n'y servait plus de messes dominicales... Le prêtre était un de mes nombreux cousins et habitait un autre village depuis son deuxième mariage, interdit par l'Eglise orthodoxe. Chaque fois que les villageois avaient besoin de ses services, ils l'appelaient à contrecœur et par pure obligation par l'intermédiaire de quelqu'un. ... L'école était fermée depuis longtemps. Mes anciens professeurs étaient morts ou avaient déménagé. Les plus jeunes, quant à eux, faisaient la navette entre plusieurs villages où il y avait encore des enfants à qui enseigner... Le médecin, quant à lui, venait au dispensaire, dont il n'existait plus qu'une seule pièce, une fois par semaine pour faire les piqûres aux malades ou laisser des ordonnances paraphées pour les maladies les plus fréquentes en cet endroit : diarrhée, grippe, hémorroïdes, ulcère, empoisonnement dû à la viande de porc, constipation, bronchite. Celui qui était autorisé à les remettre, c'était le vendeur du magasin. » (Mihali, 2002 : 27-28).

Il en résulte qu'il n'y a que le magasin et son vendeur qui tiennent debout, un magasin où l'on trouve pêle-mêle tout ce dont les paysans ont besoin :

« ...de l'indispensable pain quotidien jusqu'aux bottes en caoutchouc, en passant par les pâtes, le bouillon, la soude caustique, le mazout, les allumettes, le sel, le fil à coudre, les caleçons, les pioches, les clous, les cuillères en aluminium, les seaux, les tocantes, les horloges, les pantoufles, les peignes. » (Mihali, 2002 : 27).

Ce fragment rappelle un autre, celui où l'on décrit le Magasin Général du village d'Héloïse, la sœur de Jean le Maigre et d'Emmanuel où l'on vend

« ...parmi les souliers, les bas de soie et les corsets, des poules (vivantes, mais que l'on tuait sous vos yeux si vous en aviez le désir), du chocolat, des pastilles pour le mal de gorge, de l'avoine, et mille choses qui, pour Héloïse, annonçaient la prospérité du village – allant des costumes pour hommes *taille moyenne* aux *bas pour dames*, en passant par les *instruments de ferme et couvertures pour les chevaux*. » (Blais, 1976 : 150)

Alors, il ne reste à la jeune femme que la maison qui acquiert de plus en plus d'importance, devenant un centre du monde tout comme le temple et la montagne et se rattachant à l'idée d'espace sacré. Elle devient un lien entre la terre et le ciel devant permettre à l'héroïne de retrouver ses origines et de se retrouver. L'arrivée de l'hiver, quand la vie à l'extérieur n'est plus possible, pousse l'héroïne à quitter le logis de ses grands-parents et à se retirer dans la grande maison de ses parents, ce qui accentue encore plus la quête identitaire.

La « chute en soi » de la jeune femme prend la forme d'un détachement complet de la réalité environnante, des êtres qui l'entourent, plus exactement de son fils « Je suis alors tombée en léthargie. Je ne savais plus quand le jour commençait et quand la nuit prenait fin. Mécaniquement, je vidais le seau d'urine et je montrais à Daniel le pain sur la table. » (Mihali, 2002 : 101). Par le biais de la rêverie, elle commence son périple dans le pays marécageux du psychique féminin en essayant de se retrouver dans l'histoire d'amour de ses aïeux, Marie et Petre ou en remontant encore plus jusqu'aux anciens Grecs, à l'histoire de Troie. Elle devient « une sorte de Mère Universelle, fécondée par la seule haleine masculine » car le plus petit contact avec l'Homme la « faisait germer » et lui « laisser un embryon ». (Mihali, 2002 : 141). Un argument de plus pourrait le constituer le fait que son fils, emmené par son père en ville, finit par ne plus l'appeler *maman* et ne plus la revoir.

Son isolement et son aliénation seront interrompus par la présence de Elié et George, deux amis d'enfance qui l'entraîneront sur la pente de la débauche et l'empêcheront d'atteindre la liberté absolue, de se retrouver et d'échapper une fois pour toutes au complexe des origines :

« La maison d'où j'étais issue n'était pas un lieu quelconque. Elle était en fait la fontaine par où j'aurais pu descendre dans la profondeur de l'histoire du monde. Si j'étais

échoué, cela est dû aux circonstances, au hasard, au fait que je n'ai pas été seule, que je n'ai pas eu la paix de tout revivre du début. Durant les premiers mois de l'hiver précédent, j'avais été à un pas de la grande découverte. Mais j'étais revenue. Cela ne valait pas la peine de venir jusqu'ici pour comprendre que mon avenir ainsi que mon passé étaient aussi difficiles à supporter sans intermédiaire. » (Mihali, 2002 : 212-213).

Sa vie à la compagne sera interrompue par l'écroulement de la maison. Enterrée sous les délabres, elle va être malheureusement sauvée et rien ne pourra plus arrêter sa chute.

L'échec et le marasme de la jeune femme qui a rejoint son village natal situé « quelque part entre les petites villes de Rochiori et de Draganeshti-Olt, à environ 160 kilomètres de Bucarest » (Mihali, 2002 : 19) s'apparente à une distance de milliers de kilomètres à celui de son compère Jean Le Maigre qui a quitté son hameau pour aller au noviciat et implicitement vers la mort. Sans exagérer trop, on pourrait les considérer comme des archétypes de leurs générations, générations de sacrifice et de malheur. Les deux seraient les victimes d'un système ébranlé par des idéologies de contestation matérialisées par une révolution sanglante en Roumanie et une révolution tranquille au Québec et le village, démuné de tous les mythes dont il a été investi, devient un coin de misère où « la vie semble arrêtée depuis des siècles » (Chartrand, 2002).

Bibliographie

1. Blais, Marie-Claire. *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Montréal : Les Editions Quinze, 1976.
2. Chartrand, Robert. « Une Robinsonne de première force » dans *Le Devoir*, 4 et 5 mai, 2002.
3. Goldmann, Lucien. *Pour une sociologie du roman*. Paris : Gallimard, 1964.
4. Lafortune, Monique. *Le roman québécois – Reflet d'une société*. Laval : Mondia, 1985.
5. Lemire, Maurice (dir). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Tome IV, 1960 – 1969, Montréal : Fides, 1984, 912 – 915.
6. Mihali, Felicia. *Le pays du fromage*. Montréal : XYZ, 2002.
7. Oore, Irène. « La forêt dans l'œuvre imaginaire de Marie-Claire Blais » dans *Etudes canadiennes*, 23, 1987, 93-105.
8. Prandota, Maria. « La place de la tradition dans Une saison dans la vie d'Emmanuel de Marie-Claire Blais et dans Les Arbres Musiciens de Jacques Stephen Alexis », dans Eszter Szabó – Gilinger et Katalin Kürtösi (Eds.) *(Re/De)Constructing communities // (Ré/Dé)Constructions des Communautés*, 5, 2006, 165-175.

9. Steiciuc, Elena–Brândușa. *Pour introduire à la littérature québécoise*. Suceava : Editura Universității din Suceava, 2003.
10. Ștefănescu, Alex. « Un talent de 24 de carate » dans *România literară*, 11-17 aug., 1999.// www.romlit.ro
11. Tanguay, Antoine. « La naufragée au nez fin », dans *Le Soleil*, 26 mai, 2002.
12. Thibeault, Pierre, « Dyna-mythe », dans *Ici*, 26 juin, 2002.

EIBEN (FARIMA) Ileana Neli, «La saison de la détresse et de la déchéance. Felicia Mihali et Marie-Claire Blais, écrivaines du malaise paysan», in *Perspectives transculturelles sur le Canada*, Vol. 7, Masaryk University Press, Brno, Czech Republic, 2007, p. 149-157